

# Un destin de combattant

**Algérien, juif, communiste né dans une famille judéo-arabe de Constantine, William Sportisse est un homme, à plus d'un titre, exceptionnel.**

Né en 1923, il porte ses 90 ans avec charme et santé et ceci est d'autant remarquable quand on sait les épreuves, les combats, la répression, les diverses périodes de clandestinité, la torture, les prisons qui ont marqué — et continuent — sa vie militante depuis son engagement au Parti communiste algérien à l'âge de 16 ans. Et même bien auparavant. Initié dès son enfance par l'exemple de ses deux frères communistes et autant révolté par la répression coloniale qui s'abattait en permanence sur sa famille comme sur toute la société colonisée, William est né ainsi dans le communisme en famille comme d'autres, ses futurs adversaires, grandissent avec la cuillère d'argent dans la bouche.

Son frère aîné, Lucien, instituteur communiste, chassé de la fonction publique pour ses activités politiques et syndicales, se fait ouvrier maçon et continue son combat à Constantine et Alger, devenant — selon les rapports de police — «la bête noire» de l'administration française. Expulsé en France par le régime de Vichy, Lucien rejoint la Résistance et est assassiné à Lyon, en mars 1944, par la Gestapo française.

Bernard, dirigeant des Jeunesses communistes dans les années 1930 à Constantine puis à Alger et à Oran, emprisonné pour son action clandestine communiste sous Vichy, poursuit ses activités après 1945. Expulsé de Constantine pendant la guerre de libération, il continua le combat en clandestinité à Alger. Ses deux sœurs, des beaux-frères, des cousins seront également engagés dans le Parti communiste et la lutte pour l'indépendance.

C'est donc dans un climat familial militant que William Sportisse prend conscience, dès son jeune âge, que les combats contre le racisme, le fascisme, le capitalisme et le colonialisme ne font qu'un. Il est donc très tôt, et le plus naturellement, internationaliste et patriote algérien, liant indissociablement son engagement communiste à la lutte pour l'indépendance et la justice sociale. Ce qu'il retrace dans un livre, particulièrement très riche, d'entretiens avec l'historien Pierre-Jean Le Foll-Luciani intitulé *Le camp des Oliviers*, en référence à un quartier de sa jeunesse à Constantine.

C'est un ouvrage remarquable à plusieurs égards. D'abord parce que, par le parcours d'un militant depuis les années 1930, il restitue toute une fresque historique sur la période coloniale et l'Algérie indépendante. Si le propos est centré, évidemment, sur William Sportisse et les combats communistes, il va au-delà, relatant les luttes anticolonialistes multiformes aussi bien des courants nationalistes radicaux ou, plus modérés, des Oulamas, des organisations syndicales ou associatives. Il offre ainsi un regard rétrospectif vivant et fort illustré sur des pans entiers, parfois méconnus ou occultés, de l'histoire de l'Algérie. C'est ensuite, et c'est ce qui fait son grand intérêt, à la fois un livre de témoignage et un travail sur l'histoire, basé sur une véritable recherche de documents, d'archives de police, administratives ou militantes et soumettent ainsi constamment les souvenirs de William Sportisse à ce que permet le savoir historique sur les faits, les événements.

La conduite des entretiens par Pierre-Jean Le Foll-Luciani, grâce à sa méthodologie d'historien et sa connaissance du terrain (pour y avoir consacré une thèse

universitaire), a permis, de façon très subtile et opérative, la confrontation, souvent nécessaire, entre la mémoire et l'Histoire. Cela donne à l'ouvrage une vérité alliant la subjectivité du témoin à l'objectivité de l'historien. Enfin, et ce n'est point le moindre intérêt de ce livre, il retrace une vie exceptionnelle que ne sauraient que résumer ces quelques étapes. Une enfance constantinoise, dans un milieu juif traditionnel en «francisation» : sa langue maternelle est l'arabe, on parle également le français à la maison mais l'on fréquente peu les «Européens» tout en vivant harmonieusement avec les voisins «musulmans» (selon les appellations identitaires de l'époque). L'enfant William se souvient du climat antisémite de la part des Européens et de la montée de l'extrême droite, y compris dans son lycée (d'où il fut exclu, plus tard, en 1941, par les Lois anti-juives du régime de Vichy). Il garde également un regard lucide sur les heurts entre juifs et musulmans, souvent manipulés par les officines coloniales, comme lors des événements du 5 août 1934, et dresse un tableau très riche et vivant des relations Juifs-Arabs, si particulières dans l'histoire de Constantine.

C'est dans le bouillonnement des luttes intenses de l'époque, de l'avènement du Front populaire et de la montée du fascisme, qu'il se jette dans le combat politique. Il rencontre dans son action des militants du mouvement national, allant du PPA à l'UDMA aux élus de Ben Djeloul ou des Oulémas, et se lie à nombre d'entre eux, notamment à Réda Houhou. Surtout, il découvre les milieux populaires, les syndicats et la paysannerie, en parcourant, lors de meetings et réunions, les douars et les campagnes de l'Est algérien. C'est une véritable fresque sociologique de l'époque que nous restitue le témoin, aidé d'ailleurs par une mémoire particulièrement vive tant il nous fait vivre détails et anecdotes. Au-delà des faits, il nous rapporte également les débats, les controverses, les conflits et les actions communes, les alliances entre les différents courants politiques ou les évolutions doctrinales du PCA sur la question nationale, n'hésitant pas au regard critique qu'il porte rétrospectivement sur l'histoire.

Durant la Seconde Guerre mondiale, il est mobilisé dans un périple rocambolesque à Casablanca, Dakar, Atar, Nouakchott, apprenant à sa démobilisation l'assassinat de son frère Lucien — un événement qui marque sa vie.

Après la fin du nazisme, il reprend toute sa place dans le combat anticolonial et devient dirigeant national des Jeunesses communistes et principal animateur de l'Union de la jeunesse démocratique algérienne. Permanent du PCA dès 1948, il est ainsi ce qu'on appelle «un révolutionnaire professionnel», se consacrant entièrement à l'action militante, alternant les époques de clandestinité avec d'autres plus «légal» durant cette période de radicalisation anticolonialiste, préparatoire de la guerre de Libération nationale.

pour diriger une radio en langue arabe, «La voix de l'indépendance et de la paix», encourageant et soutenant la guerre de libération nationale. En raison de pressions du gouvernement français sur les autorités hongroises, les émissions sont supprimées et il regagne en 1956 l'Algérie où il rencontre son camarade Henri Maillot, communiste, appelé «sous les drapeaux», qui lui fait part de son projet — dont l'exécution fera grand bruit — de s'emparer d'un camion d'armes au profit des maquis. Après les accords FLN-PCA, à la suite de la rencontre entre Abane Ramdane et les diri-

Par Nourredine Saâdi

geants communistes, William Sportisse retourne à Constantine pour diriger l'action clandestine du PCA, en relation avec les maquis de l'ALN, sous le pseudonyme d'Omar. Au cours de cette période, 1956-1962, il nous fait revivre les péripéties du travail clandestin, des caches et des planques et surtout de l'atmosphère de la guerre à Constantine. Non sans humour, il rapporte certaines scènes cocasses qui humanisent l'action. Il nous fait part de l'état d'esprit et des contradictions de la population juive, écartelée entre son désir d'algérianité et sa peur de l'indépendance. Il n'hésite pas à aborder des questions épineuses, comme le rapport à Israël, manifestant résolument son antisionisme, tout en assumant sa judéité. A l'indépendance, il est journaliste à *Alger Républicain* et poursuit diverses tâches à la direction du Parti communiste, dont il jette un regard critique sur certaines décisions, notamment la fusion envisagée du journal avec celui du FLN, *Le Peuple*. Le coup d'Etat du 19 juin va marquer un nouveau tournant dans sa vie. Arrêté et torturé à la suite de la création de l'ORP, il va connaître une longue période de répression dans diverses prisons jusqu'en 1968, avant de subir une assignation à résidence à Tiaret jusqu'en 1975. Son action militante ne cesse pas pour autant. Il la poursuit, clandestinement et individuellement, auprès des jeunes et des syndicats, rejoignant le PAGS, continuateur du PCA. Il aime à dire qu'il n'y avait plus de communistes à son arrivée à Tiaret, mais ils étaient une centaine à son départ, ajoutant très vite, par sa modestie proverbiale, qu'il ne s'agit pas du résultat de sa seule action, mais de celle de tous ses camarades !

A partir de 1975, de retour à Alger, il exerce plusieurs fonctions de cadre d'entreprise, ayant une bonne formation en comptabilité analytique, et il relate les difficultés quand ce ne sont les sabotages et la gabegie auxquels est confronté le secteur public. Bien qu'il demeure militant du PAGS, ses activités politiques directes deviennent plus restreintes.

Après les émeutes d'octobre 1988, la fin du régime du pari unique et le multipartisme légal constitutionnalisés, William Sportisse contribue à la réparation d'*Alger Républicain* et est chargé des finances du PAGS. Dans des passages, malheureusement trop succincts, il critique les conditions du passage à la légalité, les divergences entre dirigeants dans la situation complexe de «bouversements des pays socialistes», donne un aperçu, hélas trop rapide, sur l'émergence de l'intégrisme islamique et la «décennie noire» du terrorisme.

Lui-même, sur les conseils de son ami Hamid Benzine, va quitter l'Algérie en 1995. Il rejoindra, à sa naissance, le PADS (Parti algérien pour la démocratie et le socialisme), qui se définit comme le continuateur du PCA.

Sur un ouvrage important de 345 pages, seules 85 sont consacrées à la période post-indépendance et quelques-unes seulement à ce moment si particulier que fut la fin du PAGS et la mort du camp socialiste sur lesquelles on aurait tant envie de connaître l'opinion de William Sportisse, tant ce sont des moments controversés et fort importants dans notre Histoire et dans l'évolution du monde.

L'auteur leur consacre quelques ellipses et raccourcis, ce qui est dommage... On souhaiterait vivement que William Sportisse s'y consacre dans un second tome à ce livre si riche et si intéressant.

N. S.

## WILLIAM «Etre

Entretien réalisé  
par Arezki Metref

(1<sup>re</sup> partie)

**Le Soir d'Algérie : Vous êtes né dans une famille modeste «judéo-arabe», peut-être «judéo-berbère, de Constantine, installée depuis des générations. C'est quoi pour vous Constantine, le berceau de la famille, le port d'attache, la passerelle entre les communautés ?**

**William Sportisse :** Etre né dans une famille modeste attachée à sa culture puisée à la fois dans son fond religieux juif, les coutumes berbères et arabes, utilisant la langue arabe comme véhicule de communication avec les habitants de la ville et aussi dans les conversations familiales, donnant une préférence à l'écoute de la musique andalouse et au malouf constantinois, font partie de mon éducation et de ma formation. Mes parents n'étaient ni riches ni pauvres, mais la famille de l'une de mes tantes composée de cinq personnes était bien pauvre. Sa situation m'a fait découvrir ce qu'était la misère sociale que subissait l'immense majorité de la population algérienne. Plus tard, j'ai pris conscience de l'origine de cette misère grâce au combat mené par mon grand frère qui avait adhéré aux idées communistes, aux idées de l'émancipation des femmes et des hommes de tout ce qui les appauvissait dans tous les domaines.

Dans ce sens, ma famille a contribué à ma prise de conscience. Elle est la source de mon engagement idéologique et politique auquel je reste toujours fidèle. Mais cette source est allée rejoindre le grand fleuve représenté par tout ce que j'ai appris auprès des militants communistes et nationalistes, de tous les gens vivant de leur labeur à Constantine et appartenant à toutes les couches sociales et aux origines ethniques différentes. Enfin, ce fleuve a rejoint la mer quand j'ai sillonné l'Algérie au cours des luttes menées par notre peuple, et enfin le monde quand j'ai participé à toutes les rencontres internationales de la jeunesse démocratique et progressiste.

C'est pourquoi, je suis attaché à ma ville natale pour tout ce qu'elle m'a offert pour mieux connaître mon peuple. C'est là également que mes premiers pas de militant communiste ont été effectués. C'est là où j'ai connu des militants valeureux du courant patriotique. C'est là où j'ai tissé des liens d'amitié qui sont demeurés indestructibles avec de nombreuses personnes, même si nos options politiques et idéologiques étaient différentes. C'est là où j'ai appris à apprécier la beauté de la nature avec ce site merveilleux qu'est Constantine. C'est là enfin où j'ai pris goût à l'écoute de la musique andalouse et du malouf constantinois. Tous ces éléments ont constitué les passerelles de toutes les communautés qui auraient pu contribuer à la naissance d'une nation particulière mais que le colonialisme exploiteur et oppresseur, en dépit de nos efforts pour l'en empêcher, a réussi à tuer dans l'œuf. Il est parvenu à semer dans la majorité de la population européenne et juive aussi l'odieux poison du racisme, d'une prétendue «supériorité raciale» qui divise les hommes et les femmes même quand ils appartiennent à une classe ou à des couches sociales exploitées et opprimées.

**Vous adhérez au PCA clandestin à l'âge de 16 ans, dans le sillage de votre frère aîné Lucien. Parlez-nous de Lucien et des motivations de votre engagement ?**

Votre question est pertinente. Faire connaître le combat anticolonialiste de militants communistes d'origine juive algérienne et européenne participe de la connaissance de l'histoire de notre mouvement de libération nationale. La composition des principaux acteurs de ce mouvement reposait, certes, sur l'immense majorité de la population autochtone. Mais la justesse des aspirations et des objectifs du